

AVERTISSEMENT

Les faits relatés dans les témoignages des participants ont été vérifiés dans la mesure du possible. Les opinions de ces derniers sur leur expérience avec les Forces armées canadiennes ne reflètent nullement notre opinion ni celle des Éditions de l'Homme.

— Les auteurs

1939-1945



PREMIÈRE PARTIE

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

1939-1945

La Seconde Guerre mondiale trouve ses racines en 1933. Le 30 janvier, Adolf Hitler, chef du Parti national-socialiste des travailleurs allemand, connu sous sa forme abrégée de « parti nazi », est élu chancelier de l'Allemagne. Il fait interdire tous les autres partis que le sien, impose un État policier et organise des persécutions pour purifier la race allemande. Il est fondamentalement un dictateur. En novembre 1936, le Troisième Reich signe un traité avec l'Italie fasciste et en novembre de la même année, avec le Japon impérial.

Hitler commence son agression en annexant l'Autriche en 1938 et la Tchécoslovaquie quelques mois plus tard. Les pays d'Europe et d'Occident, craignant un autre conflit sanglant telle la Grande Guerre, toujours fraîche dans leur mémoire, tentent de contenir Adolf Hitler de façon politique, mais en vain. Ce n'est que le premier septembre 1939, alors que Hitler envahit la Pologne, que les gouvernements anglais et français agissent. Ils déclarent la guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939.

La déclaration de guerre de la Grande-Bretagne n'oblige en rien le Canada à prendre part au conflit, comme c'était le cas en 1914. Cependant, le Canada ne peut demeurer indifférent face à l'expansion agressive de l'Allemagne fasciste et le gouvernement de Mackenzie King, fortement soutenu par le peuple canadien, entre dans la Seconde Guerre mondiale en déclarant la guerre à l'Allemagne le 10 septembre 1939. Le Canada se joint ainsi aux Alliés. À cette époque, la marine, l'armée et l'aviation canadiennes sont loin d'être préparées pour la guerre. L'armée, dotée d'un équipement désuet, est composée de seulement 4169 soldats réguliers et de 46 521 réservistes très peu entraînés. L'aviation dénombre quelque 20 avions, et la marine ne compte dans sa flotte que six navires destroyers.

En 1940, l'Allemagne poursuit son agression et envahit le Danemark, la Norvège, les Pays-Bas, la Belgique et la France. Hitler lance aussi des attaques aériennes sur la Grande-Bretagne en tentant d'affaiblir son plus puissant ennemi. Le 22 septembre, l'Allemagne, l'Italie et le Japon signent un pacte tripartite unifiant leurs forces : cette alliance sera connue sous le nom de l'Axe. Quelques mois plus tard, l'Allemagne attaque la Russie, et les Japonais s'en prennent aux États-Unis, qui décident dès lors d'entrer dans le conflit.

Les premiers affrontements impliquant les Canadiens ne se font pas sur la terre mais plutôt en mer et dans les airs. La marine canadienne, dès son entrée en guerre, est principalement utilisée comme escorte de la marine marchande qui traverse l'Atlantique avec des vivres afin de ravitailler les Britanniques. Cependant, elle combat dans le Pacifique et aussi dans les eaux européennes. Comme le Canada manque d'effectifs, en 1941, on voit naître le Service féminin de l'Armée canadienne.

Dès l'éclatement du conflit, plusieurs pilotes canadiens civils se joignent aux rangs des Britanniques afin de défendre la Grande-Bretagne des frappes aériennes de la puissante Luftwaffe. L'aviation canadienne envoie aussi ses pilotes.

Sur la terre ferme, les premiers combats de l'armée canadienne se déroulent à Hong Kong afin de défendre la colonie anglaise qui s'y trouve. Malheureusement, loin de tout ravitaillement et de soutien, les forces du Commonwealth doivent capituler. Toutefois, l'armée canadienne participe à la libération de l'Afrique du Nord, de l'Italie, de la France, de la Belgique et des Pays-Bas, et marche jusqu'à Berlin afin de mettre fin à la Seconde Guerre mondiale.

En 1945, le Canada est une force redoutable dénombrant plus d'un million de militaires – dont 50 000 femmes – dans ses rangs. Sa marine est l'une des plus puissantes au monde, et outre la formation des pilotes du Commonwealth, le Canada possède la quatrième force aérienne. Les conséquences de notre engagement : 55 000 soldats canadiens sont blessés, environ 45 000 militaires y laissent leur vie.





Caporal Joseph-Amable Dubé, alias Arthur Dubé

Profession : Fantassin

Originaire de Montréal

MISSIONS

| | |
|--|------|
| Afrique du Nord et Italie (Seconde Guerre mondiale) | 1942 |
| Corée | 1950 |

Je suis né le 4 mai 1926 et j'ai vécu une bonne partie de ma vie dans le quartier Saint-Henri, à Montréal. Mon père était gaspésien, il venait de Grande-Rivière. Nous étions 27 enfants. Ma mère, ironiquement une Allemande, en a eu 21, mais mon père avait déjà eu six enfants avant de la rencontrer. Nous habitons dans un quatre et demi.

Je me suis enrôlé dans l'armée en 1940, j'avais 14 ans. À cette époque, le Canada était en dépression, mon père avait de la difficulté à trouver de la job et il travaillait un jour par semaine, nous étions dans la misère. Pour m'enrôler, j'ai falsifié mon baptistaire avec du papier buvard. Je suis allé au bureau du 22^e Régiment. Quand je suis entré, ils m'ont demandé: « Que veux-tu faire dans la vie? » J'ai dit: « Militaire. » Ils m'ont répondu: « Tu t'en vas dans le Royal 22^e Régiment, à Valcartier. » J'étais content.

L'entraînement a débuté, j'ai commencé la réserve en face du Champ-de-Mars, à Montréal, et après je suis allé à Farnham et c'est là que j'ai connu les armes. La Deuxième Guerre mondiale a été déclarée, je suis parti combattre en 1942, j'étais prêt, et en réalité, j'avais 16 ans. On est partis pour Halifax et de là, on a pris le bateau *Queen Elizabeth* pour se rendre en Europe. Ça nous a pris trois jours

pour accoster. Arrivé en Angleterre, j'ai servi de garde pendant trois mois à Buckingham pour la famille royale, au côté du capitaine Paul Triquet (le seul Québécois francophone à avoir vécu avec la Croix de Victoria¹). Je me souviens de la reine Elizabeth, elle était fille dans ce temps-là, intelligente et pas mariée encore. Elle nous chantait *Alouette* quand on se reposait. Elle nous a adoptés, nous, les soldats du 22^e, car nous étions costumés comme sa garde d'honneur. On mangeait bien. Des *fish and chips* enroulés dans un cône de papier journal qui nous coûtaient deux cennes, c'était du bonheur.

Après l'Angleterre, nous avons rejoint la 8^e Armée britannique² du maréchal Montgomery en Afrique du Nord. Dans le désert du Sahara, les membres des tribus qui y vivaient avec leurs chameaux nous disaient qu'ils avaient faim. Ils n'aimaient pas les Allemands car ils étaient *cheap*. Nous, les Canadiens, on était généreux, on leur a donné à manger, on s'est fait aimer d'eux. Ils voulaient nous donner la lune, car nous leur avons donné la vie. En temps de guerre, on est tout le temps sur les nerfs, c'est dur de les contrôler...

Après l'Afrique du Nord, nous avons pris la direction de l'Italie. Déjà en débarquant, nous avons des morts sur la plage, mais on n'en a pas eu après, car nous étions menés par un homme d'expérience, le maréchal Montgomery, et notre mission était surtout de contrôler des armes. On portait donc le *patch* rouge : les Allemands nous appelaient les « diables rouges » car on était fantassins. On ne tirait pas pour rien et personne ne nous tirait dessus. On n'était pas comme les Américains ; on était entraînés en flèche, on se déplaçait en rang, en 90 degrés en éclairage. On voyait tout ce qui était dangereux, c'est le dirigeant qui est sur la pointe, qui sent et qui voit en premier. On communiquait par le non-verbal, avec le langage des mains, et souvent, notre dirigeant nous faisait un signe de main qui voulait dire « Creuse ton trou », et on y passait la nuit. On se comprenait. On n'avait pas de téléphone, le seul qui en avait un était le capitaine Paul Triquet et il s'en servait pour avertir la brigade de notre position.

-
1. Distinction militaire suprême de l'armée britannique et du Commonwealth décernée pour bravoure.
 2. L'une des formations les plus célèbres de la Seconde Guerre mondiale.

Arrivé en Angleterre, j'ai servi de garde pendant trois mois à Buckingham pour la famille royale, au côté du capitaine Paul Triquet.

On était rendus 20 milles plus loin, on a fait le *stand by*, et de là, les Allemands ont commencé à nous approcher, il fallait avancer.

Pendant 24 jours, j'ai fait la bataille de Monte Cassino, en Italie. Quand on est arrivés là, il y avait un mur de 12 pieds de haut. Les Allemands nous attendaient de l'autre côté. Pour défoncer ce mur, on s'est servis de nos chars d'assaut, on a avancé, on a garroché des grenades... Les militaires qu'on a perdus là ne sont pas tous morts sous les balles, ils sont tombés sous le mur. Pendant ces 24 jours, on a travaillé jour et nuit. Moi, étant petit, mes commandants m'ont dit: « Hé, le p'tit, viens icitte: tu vas travailler de nuit. » J'ai dit: « OK, je vais faire quoi? » « Tu vas le savoir *taleure*. » La job, c'était d'aller chercher nos hommes qui étaient restés coincés sous le mur durant le jour. C'était trop dangereux de les récupérer durant la journée, donc on le faisait la nuit. Il fallait aller chercher les cadavres. Oui, mais avec quoi? Nous n'avions pas d'outils ni d'équipement. On prenait donc notre carabine pour faire un pivot avec un bloc pour lever le pan de mur et je me glissais à quatre pattes pour aller les chercher. Et le jour je ne dormais pas, mais je relaxais. Je me rappelle que j'avais faim durant la guerre. Même que je ramassais des légumes au sol et je les mettais dans mon casque, pis je les mangeais, c'était de la survie. Les rations qu'on avait, ce n'était pas mangeable. Heureusement, j'avais ma marraine de guerre qui m'envoyait des cigarettes. Je ne fumais pas à l'époque, alors je m'en servais pour faire du troc, je les échangeais contre du chocolat et de la liqueur. Pour s'hydrater, on prenait une grosse pilule bleue qu'on déposait dans notre gourde pour enlever les



À GAUCHE : À la guerre, nombreux sont les soldats qui s'attachent à des chiens abandonnés.
 AU CENTRE : En 1945, Arthur Dubé et son frère Henry, engagé chez les zouaves.
 À DROITE : À Valcartier, en 1950, juste avant le départ pour la guerre de Corée.

bactéries qui se trouvaient dans l'eau, mais fallait attendre des heures. Des fois, aussi, on n'avait pas d'eau. On arrachait les petites racines des arbres et en les mastiquant, ça étanchait la soif. On allait carrément les chercher dans la terre. Y avait aussi l'écorce. On prenait un couteau, on faisait un trou dedans, on prenait la toile, qui est la couche en dessous, ça donnait de l'eau. Les arbres sont précieux, ils nous offraient aussi du camouflage pour nous protéger. Les animaux aussi, ils ont commencé à nous aider, car les Allemands faisaient du bruit... Les oiseaux qui s'envolent signifient le danger. Même les arbres nous aidaient : les feuilles qui bougent et qui vont dans un sens, ça nous donne la direction. On n'avait pas de boussole, alors on se fait à l'Étoile du Nord, c'est la plus brillante, y en a aucune comme elle. Les Américains se faisaient souvent repérer car ils faisaient beaucoup de bruit. Les Anglais, eux, chantaient. Nous, les Canadiens, on regardait, on écoutait.

Quand on s'en va sur la ligne de front, c'est le théâtre, on est là un mois, c'est chacun notre tour d'y aller. Quand c'est notre tour, on sait ce qu'on a à faire. Je suis militaire, j'ai été payé pour tuer... Sur nous, on a des grenades, des munitions, notre baïonnette, une carabine et de la nourriture en rations. On a chacun notre job à faire, si l'officier tombe par terre, le plus gradé de la gang doit le remplacer, ce sont les commandements. Quand on est en déplacement, si l'un de nous s'effondre, on ne peut pas l'apporter, alors on met sa carabine à l'envers au sol, son casque dessus et on poursuit notre chemin en espérant que les secours arriveront. Reviendra-t-il? On ne le sait pas, on doit continuer, mais on y pense... J'en ai vu que... c'était pas beau à voir. Quand on est militaires, on est des frères d'armes, on fait tout ensemble, alors il faut s'aimer, se connaître, autant nos forces que nos faiblesses. Lorsqu'un de nous tombe malade, les autres compensent, parce que oui le corps a ses limites. On chante ensemble, on est habillés pareil, on mange la même chose... Une vie militaire, c'est une vie de famille. Quand on s'ennuyait, on chantait *Lili Marleen* et aussi *Ton petit kaki*, ça nous rendait heureux.

C'était une vie de chien, on était des chiens, on avait notre médaille de chien qu'on appelait le *dog tag*. Quand un soldat meurt, on prend la moitié de sa médaille pour aviser les parents qu'il est décédé et l'autre reste avec lui, pour le registre. La guerre s'est terminée pour moi à Monte Cassino quand un morceau d'obus allemand a atteint mon épaule gauche. Ça a pris trois jours avant qu'on puisse m'évacuer. J'ai été opéré d'urgence à Alger par un médecin de la 5^e Ambulance de campagne. Je suis parti 18 mois au combat. On m'avait offert d'aller faire l'invasion de l'Allemagne en 1944, mais j'en avais assez, j'ai refusé.

Après la bataille de Monte Cassino, où les Canadiens se sont distingués, la reine nous a donné notre drapeau, c'était notre récompense. Nous venions de le gagner, on a pleuré de joie : nous n'étions plus anglais. La reine nous a donné la main et nous a remerciés pour le service rendu. C'était un honneur pour le Royal 22^e Régiment.

Nous sommes revenus au Québec, à la maison. Quand nous avons débarqué à la gare Bonaventure, à Montréal, les gens nous insultaient, nous avons eu un accueil abominable. Personne ne nous

donnait la main, pas de remerciements, on prenait le taxi et on rentrait chez soi. Car à cette époque, René Lévesque disait que les gars du 22^e Régiment étaient tous des ivrognes. Ils se faisaient appeler les dopés aussi, car durant la Première Guerre mondiale, il y avait des attaques au gaz avec les militaires... Mais nous, on n'en a pas eu. On passait et les gens nous disaient : « Regardez la gang de gazés. »

Je suis retourné à la maison, je me suis marié avec Simone. Nous avons eu un garçon, René. Il avait quelques mois quand le devoir m'a de nouveau appelé, cette fois pour la guerre de Corée. On était en 1950. En novembre 1951, j'ai participé à la bataille de la Côte 355³ en tant que membre de l'armée canadienne. C'était stupide, les gens ne regardaient pas où ils tiraient. On était deux francs-tireurs, il y a eu une balle écartée qui est arrivée juste à côté de moi. Qui a tiré? On ne le sait pas. Et nous, même la nuit, quand on tire, on a des balles de direction, pour savoir où elles s'en vont.

Pour le retour de Corée, ce fut différent de celui après la Deuxième Guerre mondiale. On est débarqués à Westmount, il y avait une cérémonie pour nous accueillir. Nos familles étaient là, bien assises dans les estrades. On est arrivés en train, on a débarqué, on ne pouvait pas sortir des rangs tant que nous n'avions pas eu notre démission. J'étais parti 18 mois, imaginez. On avait hâte d'aller serrer notre monde. Mon épouse était là avec mon garçon, qui était âgé de trois ans. J'étais si content de le voir, de le prendre dans mes bras, j'étais fier. Lui, il a ri et il a fait la parade avec moi. Je me souviens que les femmes nous arrêtaient pour nous embrasser sur les joues.

Puis, Simone est tombée enceinte à nouveau. Le soir de l'accouchement, elle est rentrée à l'hôpital à 23 h, notre fille est née à minuit... et mon épouse est décédée. Ma fille n'avait même pas une heure. Par la suite, j'ai adopté deux enfants, un garçon et une fille, et j'ai eu un autre garçon avec ma deuxième femme. Elle est décédée

3. Colline située au nord de Séoul, ainsi désignée sur les cartes militaires parce qu'elle se trouve à 355 m au-dessus du niveau de la mer. Aussi nommée «Petit Gibraltar» par l'ONU en raison de sa taille imposante et de ses nombreuses positions de défense. Elle a été le théâtre de combats féroces.

aussi. Puis, j'ai rencontré Diane que je voyais souvent à la légion. On dansait ensemble et je voulais sortir avec elle, mais elle ne voulait pas. Pour deux raisons : je fumais et je buvais. Le lendemain, j'ai tout arrêté. Quatorze ans plus tard, je tiens toujours ma promesse de ne pas recommencer.

Aujourd'hui, j'ai 92 ans. J'aime m'occuper de mes fleurs, des oiseaux, des écureuils. Je dors encore quatre ou cinq heures par nuit, c'est une habitude de militaire. J'ai toujours un œil ouvert pendant que l'autre se repose... En 2016, je suis retourné à la Citadelle de Québec, je n'y étais pas passé depuis 1945. Et en novembre 2017, je suis même retourné en Corée pour la première fois depuis que j'y avais posé les pieds pour faire la guerre. Sur les 135 militaires de mon bataillon du Royal 22^e Régiment, il n'en reste que deux, dont moi.

Je ne compte pas partir tout de suite : je vais me rendre à 114 ans, comme ma grand-mère.



Le retour de Corée fut glorieux, sous les applaudissements des familles : le caporal Dubé pose entouré des siens, de sa femme, Simone, et de leur fils, René. Il conserve toujours cette photo sur lui.

U.R.S.S.

Chine

1950-1953

Corée du Nord

Mer de Chine

• Pyongyang

Position des soldats canadiens
↙

38° N

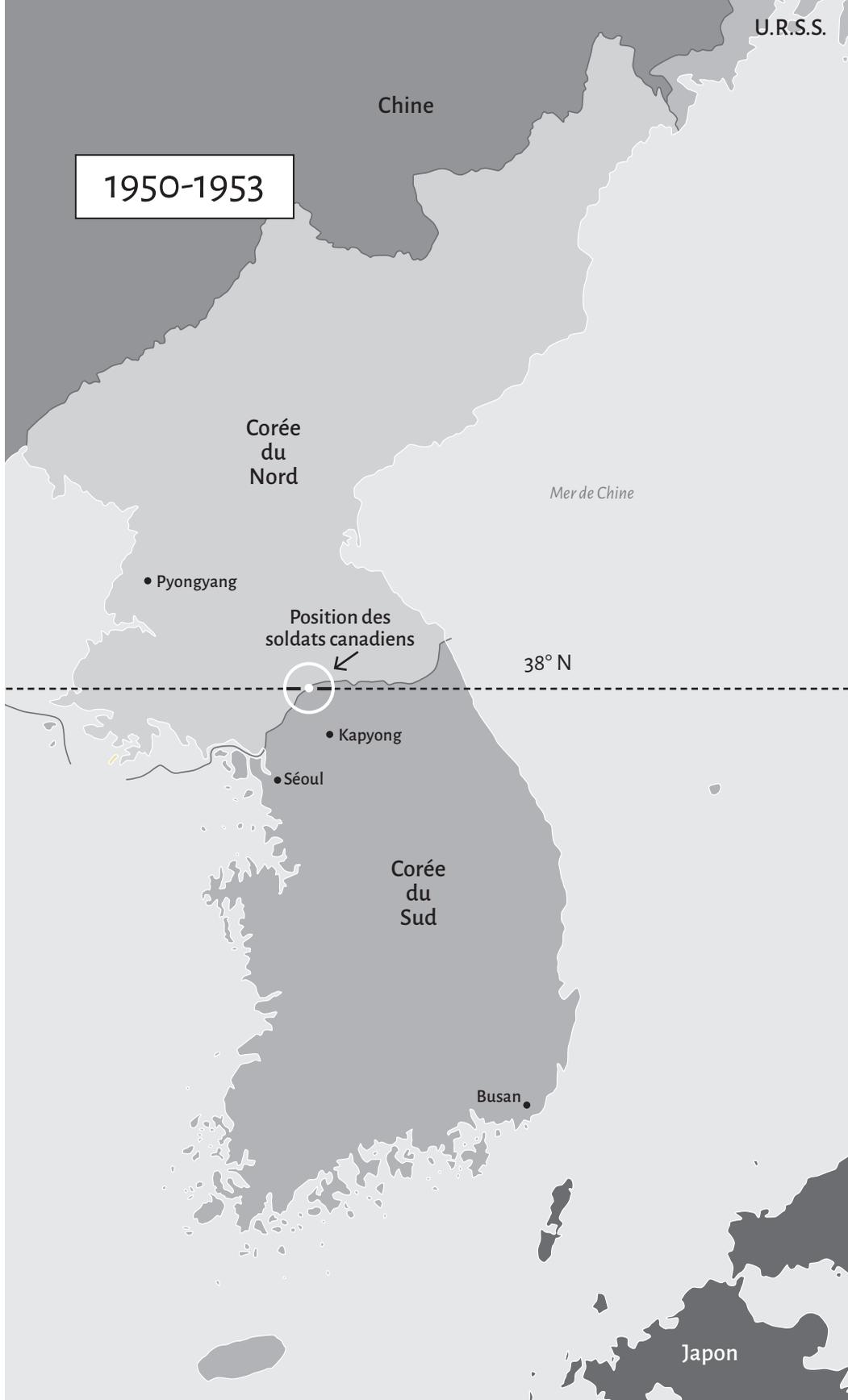
• Kapyong

• Séoul

Corée du Sud

• Busan

Japon



DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DE CORÉE

1950-1953

La Corée a été sous occupation japonaise dès le début du XX^e siècle jusqu'à la capitulation de l'empire japonais à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le 14 septembre 1945. La défaite du Japon signifie non seulement la fin de l'empire, mais aussi une Corée vulnérable aux puissances étrangères. Immédiatement, elle est divisée au 38^e parallèle par les deux forces libératrices : les Russes occupent le Nord, les Américains, le Sud. L'affrontement idéologique, l'une communiste et l'autre capitaliste, est l'un des préludes de la guerre froide.

Les deux superpuissances envoient leurs troupes et tentent de reconstruire leur moitié de péninsule coréenne selon leurs idéologies respectives. Cela perdure jusqu'en mai 1948, où des élections démocratiques ont lieu au sud : la République de Corée (ou Corée du Sud) est créée. Quelques mois plus tard, la République populaire démocratique de Corée (Corée du Nord) est annoncée. Soviétiques et Américains retirent peu à peu leurs troupes mais ils continuent d'influencer le destin des deux Corée. Les nouveaux gouvernements tentent alors d'unifier la péninsule, mais sans succès. Cela mène à une guerre civile.

La Corée du Nord sollicite l'aide des Soviétiques afin d'unifier la péninsule par la force. Dans la foulée, la Chine communiste, de crainte que le conflit ne déborde à l'intérieur de ses frontières, joint les rangs.

En 1949, la République populaire de Chine est fondée. Son gouvernement communiste, soutenu par l'Union soviétique, croit que la Corée du Nord peut unifier la péninsule par la force. C'est aller à l'encontre de ce que prône l'ONU, créée en 1945 au sortir de la Deuxième Guerre mondiale : le recours à la diplomatie et au dialogue plutôt que l'intervention armée en cas de conflit.

Le 25 juin 1950, l'armée nord-coréenne, soutenue par de l'équipement soviétique et chinois, envahit la Corée du Sud. Le conseil de sécurité des Nations Unies adopte une motion afin d'intervenir en Corée: en tout, 16 pays membres de l'ONU, dont le Canada, vont envoyer des troupes afin de combattre l'agression communiste. La Russie n'a pu mettre son veto: à cette époque, elle boycotte l'ONU qui refuse de reconnaître le gouvernement de la République populaire de Chine.

Initialement, le Canada envoie seulement trois contre-torpilleurs de la Marine royale canadienne et le 426^e Escadron de transport de l'Aviation royale canadienne afin de soutenir la mission des Nations Unies. À la suite de plusieurs pressions politiques et pour remplir ses obligations face à l'ONU, le Canada consent à fournir un effort supplémentaire et crée la Force spéciale de l'armée canadienne, qui deviendra le 25^e Brigade d'infanterie canadienne, afin d'envoyer des troupes au sol. Les nouveaux soldats recrutés sont employés pour environ 18 mois afin d'aller combattre en Corée. Or, des besoins grandissants obligent le gouvernement à déployer des troupes régulières additionnelles et à augmenter le nombre de navires et d'aéronefs.

La guerre de Corée demeure à ce jour l'une des guerres les moins connues mais des plus glorieuses pour les Forces armées canadiennes. Au total, 26 791 Canadiens auront servi en Corée, en prenant part à des patrouilles de nuit qui décimeront leurs rangs et à des batailles sanglantes, notamment la bataille de Kapyong, celle de la Côte 355 et celle de la Côte 187. Cette guerre aura coûté la vie à 516 soldats canadiens et en aura blessé 1235 autres.

Bien que le conflit ait pris fin en 1953, avec la signature d'un armistice entre l'ONU et la Corée du Nord – armistice que la Corée du Sud a refusé de signer –, les deux Corée demeurent techniquement en guerre à ce jour. Néanmoins, en avril 2018, les présidents des deux États coréens se sont engagés à œuvrer pour une paix permanente.





Caporal Rénauld Boudreau

Profession : Fantassin

Originaire de Maria

MISSION

Corée

1951

Je suis né le 3 du 3 de 1930 à Maria, en Gaspésie. Je me suis enrôlé dans l'armée pour la simple et unique raison qu'il n'y avait pas d'ouvrage à cette époque. Mon frère et moi, on avait tous les deux travaillé pour le CN, mais on avait écopé des coupures.

Avant d'emboîter le pas dans un uniforme de soldat, je suis parti avec mon frère pour trouver du travail. On est allés à Québec : on n'a rien trouvé. Lui, il a décidé d'aller voir aux États-Unis et il a réussi à obtenir un emploi, il faut dire qu'on y avait de la parenté. D'ailleurs, il y vit encore. De mon côté, je me suis rendu à Montréal : pas plus de job.

Je suis revenu à Québec et j'ai vu une publicité d'enrôlement volontaire, j'y suis allé tout de suite et je me suis enrôlé, aussi simple que ça. Quand je l'ai annoncé à mes parents, ils n'ont rien dit, ils savaient que j'avais besoin de trouver du travail et que ça ne courait pas les rues.

Dans l'armée, je ne connaissais personne. J'ai joint le 2^e Bataillon du Royal 22^e Régiment attaché à la 25^e Brigade et nous sommes partis de Québec tout de suite. C'était en janvier 1951, j'avais 20 ans. Ils nous ont envoyés directement à Vancouver, en train. De là, nous avons traversé aux États-Unis, à Fort Lewis, dans l'État de Washington, pour l'entraînement, car nous n'en avions aucun. C'est à cet endroit